

Thierry Piras

Libre réflexion sur le suicide

Si le suicide est un homicide de soi-même, alors quant est-il des actes dit de bravoure ou de sacrifice, qui dans le cadre d'une action de guerre transcende l'individu pour un idéal supérieur, celui de la cité, celui de l'Empereur, celui de la Nation. Leonidas et sa garde personnelle savaient très bien qu'ils n'avaient aucune possibilité de sortir vivant de la bataille des Thermopyles contre les Perses. Ce sacrifice, ou cet acte héroïque les fera entrer dans l'histoire et la légende. Les pilotes japonais qui en 1945 s'écrasaient volontairement sur les navires de la flotte américaine furent la main guerrière de leur Empereur, et ce en offrant leur vie. Tout comme les derniers soldats nippons qui ont préféré mourir dans d'ultimes charges dignes du Bushido, plutôt que faire subir à leur famille le déshonneur de la reddition. Ces derniers exemples guerriers ne sont pas le fait de désespérés, de dépressifs qui ne trouveraient plus aucun sens à une survie intolérable à leur yeux, mais ici, de l'acte de vaillance, de transcendance d'un individu au nom d'un groupe, d'une collectivité, d'une culture. Que nous dit donc le suicide qui ne pourrait pas se dire autrement que par le trépas, par cette mécanique de l'autoélimination? Est-il question d'un acte de bravoure patriotique pour le bien d'une communauté quand des femmes Yazidies mettent elles-mêmes un terme à leur vie, pour échapper à la barbarie en Irak? La mort, plutôt que la souillure du viol ; la mort individuelle pour priver l'agresseur de la jouissance de la domination. La mort est-elle alors une fuite, une réponse, une parole de force adressée aux bourreaux et à l'histoire? Mais le suicide c'est aussi celui de tous ces individus, jeunes, moins jeunes et même âgés qui décident d'interrompre le cours de leur existence. Et la question qui se pose, au-delà de tout jugement moral, sont-ils maîtres de leur décision, sont-ils responsables de cet acte, où seraient-ils manipulés, conditionnés par la société ou par des troubles psychiques? Le suicidé est-il un malade de la société ou un malade de l'âme?

Quoi qu'il en soit de sa motivation, de ce qui pourrait faire sens à son geste, et savoir, si lui-même était porteur d'un sens à cet acte d'homicide de soi, il y a du dérangement pour la société. Car il s'agit bien d'un homicide, d'une pratique qui consiste à mettre un terme à une vie d'un membre d'une communauté. Celle-ci se sent dans l'obligation, comme pour toute mort violente, de procéder

à une intervention, par la prévention, la répression et la réparation. Et pourtant, en quoi le suicide volontaire d'une personne peut-il être associé à un crime, lui aussi volontaire d'une personne sur une autre? Certainement du fait qu'un des membres de ladite société s'autorise à la transgression. Celui qui contribue à la mort d'un autre, est redevable devant la société qui s'est constituée pour se protéger en tant qu'institution et pour préserver aussi ses membres les plus faibles. La société, cherche à éradiquer, la loi du talion, la justice individuelle, la prégnance du plus fort sur le plus faible. La préservation de la vie, la protection des individus, et ce même contre eux-même (maladies mentales) est une des missions de toutes sociétés rompant avec la barbarie. Au delà de valeurs morales, c'est aussi pour la société le moyen de conserver un certain contrôle sur ses membres en instaurant une certaine norme de vie et de rapport à la vie et à la mort. Empêcher le crime, prévenir aussi le suicide, c'est l'expression d'une volonté de conservation, de préservation de valeurs, ainsi que l'expression d'une volonté d'éradiquer ou d'encadrer ce qui pourrait nuire à l'harmonie d'une cité et au « bonheur » de ses membres. Des employés, de telles ou telles entreprises qui se suicident sur leur lieu de travail, et ce quelque soit la forme ou même le motif, c'est toujours l'expression d'une remise en cause de l'expression d'un idéal paternaliste, de l'entreprise (publique ou privée) qui serait en quelque sorte la deuxième famille du sujet. Et il est toujours dommageable que l'un des membres quitte le « clan », et ce surtout si cela se traduit par un acte extrême, définitif comme la mort. La mort s'introduit dans la cité, sur le lieu de travail, dans les moyens de transport, interpellant ainsi dans un visible absolu la conscience de tous. Mais de quelle conscience s'agit-il dans le cas d'un suicide? Il serait pourtant plus aisé de parler d'un geste d'un désespéré, d'un acte irresponsable - il ou elle laisse ses enfants, son entreprise, son pays - il ou elle ose transgresser les lois de l'interdit, tu ne tueras points et tu ne te distingueras pas du commun. Tout d'un coup le suicidé, mort, prend une tout autre dimension, il n'est plus l'un au milieu de tous, mais l'un spécifique. Par la mort il sort de l'anonymat, de l'indifférence peut-être, de l'absence de considération. Avec toute fois un degré moindre à la mise en lumière que la victime d'un homicide, qui lui ne serait en rien responsable, sauf à être existant. Le suicidé est-il totalement responsable de son geste? Est-ce la mort qu'il se donne, ou bien une autre forme de parole? Il ne s'agit pas ni, de condamner le suicide, ni de le valoriser, mais de le regarder pour ce qu'il est, un acte d'expression ultime et irréversible. « Il s'est suicidé et pourtant, il avait tout pour lui », combien de fois avons-nous entendu cette remarque? C'est peut-être parce qu'il ne pouvait pas ni posséder, ni même accéder au tout, à l'essentiel, qu'il rompt avec le chemin de vie. Le suicidé est-il un lâche, qui refuse de se battre, comme nous pouvons encore l'entendre ou bien un faible qui commettrait son seul acte de force? Derrière le suicide, il y a toujours un individu seul, désespéré, qui se sent

accablé, dépassé, terrassé par ce qu'il vit et ne peut pas vivre. Le suicide est-il une réponse pour lui? Le sait-il d'ailleurs lui-même?

Mais sa mort, non naturelle ou accidentelle dérange les hommes et la société. Est-ce contagieux? Pouvons vivre un risque d'épidémie ou de pandémie? Pouvons-nous nous en prémunir, peut-on soigner ce mal? Mais soigne-t-on le suicide ou les individus en mal de l'être qui pourraient en venir à provoquer cette finitude? Faudrait-il implanter des puces électroniques de détection au suicide chez toute personne et ce dès la naissance, pour pouvoir se garantir de tout passage à l'acte? Quand un individu met un terme à sa vie, c'est tout autant son histoire que celle des autres qui se modifie. La mort fait différence ici, par la nature de ce qui la pose, le destin, l'autre ou soi-même. Si une dépouille, un cadavre ressemble à un autre, la représentation diffère. Hier, l'Eglise enterrait en son sein, les morts d'accidents, de maladies ou de crimes, elle remettait avec fantasme le mort suicidé hors du la terre consacrée et hors de la limite de la cité. Le défunt qui s'était donné la mort lui-même, ne pouvait obtenir aucun sacrement et il était nommé comme condamné à la damnation éternelle. Mais de quelle garantie, les hommes d'Eglise disposaient-ils de ce qui serait d'une considération de Dieu lui-même? Ne pas échapper, ni à l'Eglise, ni à la cité, mais comme pour Socrate, garder la maîtrise du choix. Questionnons-nous pour savoir, et ce sans espoir d'aucune réponse certaine, si le candidat à « un autre chose » avait le choix ou non?

Est-ce un débat entre la vie et la mort? Le suicide est-il une préférence mortifère, je ne le pense pas, ou une impossibilité justement à toute possibilité de choix. Ni la vie, ni la mort. Le suicide est un acte de l'impossibilité à vivre, à être, à se situer face aux autres, à soi. Que le suicidé demeure un homme, une femme, qu'il ne soit plus affublé de cet expression infamante, comme si on souhaitait le punir de son « évasion », le juger coupable de sa défection à la norme, à l'intégration. La société qui se penche sur ces morts intolérables - y aurait-il d'ailleurs des morts tolérables? », n'est-elle pas aussi responsable de ces conduites? Des cellules de crise, des formations à la prévention ne cachent-elles pas la difficulté de toute société à prodiguer le bonheur et la stabilité de ses membres? Le suicide s'organise en chiffres tout autant plus effarants les uns que les autres, mais installant une distance avec l'indicible, l'impossible au savoir de l'être. Si tout individu est potentiellement accessible au suicide, à cette impossible de l'absolu du bonheur, alors il ne serait que temps de s'en préoccuper. Chemin difficile que cet idéal, que cette valeur absolue de l'individu, de cette expansion qui flirterait à n'en pas douter avec une utopie, certainement difficilement conciliable à la société. Mais un jour peut-être, ou un jour à se pouvoir de l'être.